

UNE PAGE D'EVANGILE



Le deuxième dimanche après l'Epiphanie, on lit à la messe l'évangile des noces de Cana. Il y a là, dans ce texte, tel qu'il se traduit en français ordinairement, un passage qui surprend un peu. Mgr Landrieux, évêque de Dijon, dans ses *Courtes gloses sur les évangiles du dimanche*, qu'il a publiées l'an dernier (en 1917), en donne une explication que nous nous permettons de signaler à nos lecteurs. Il expose d'abord comment, en ce temps-là, il se fit des noces à Cana, auxquelles Marie, la mère de Jésus, se trouvait — *erat ibi*. Jésus revenant du Jourdain, où il avait été baptisé par Jean-Baptiste, arriva dans ce village, avec quelques-uns de ses disciples, les premiers appelés (Jean, André, Pierre et d'autres). On l'invita à assister aux noces avec eux. Mais on ne les attendait pas, six ou sept convives de plus, cela compte, et, comme les noces duraient sept jours en Orient, à la fin, on manqua de vin. Marie s'en aperçut, elle vint le dire à Jésus: ils n'ont plus de vin — *vinum non habent*. Prière toute simple, comme on voit, qui devait être merveilleusement exaucée. Mais ici, laissons la parole à Mgr l'évêque de Dijon:

"La réponse de Jésus, telle que la donne généralement le texte français, est déconcertante: "Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Mon heure n'est pas venue encore." Sans doute, cette appellation "femme", qui sonne mal à nos oreilles, n'a pas en latin "*mulier*", et moins encore dans la langue orientale, le sens irrespectueux que nous lui donnons. Mais comment admettre le reste? "Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?" Qu'y a-t-il de commun? Mais tout simplement qu'elle est sa mère et qu'il est son fils; et c'est bien quelque chose! Et puis cette réplique sèche et dure